Coulisses

Revue de théâtre

10 | Printemps 1994

Varia

L'Île des esclaves ou Peut-on changer le monde ?

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/2894>

DOI : 10.4000/coulisses.2894

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1994

Pagination : 28-30

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

« *L'Île des esclaves ou Peut-on changer le monde ?* », *Coulisses* [En ligne], 10 | Printemps 1994, mis en ligne le 15 mars 2019, consulté le 25 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/2894> ; DOI : 10.4000/coulisses.2894

Ce document a été généré automatiquement le 25 octobre 2019.

Coulisses

L'île des esclaves ou Peut-on changer le monde ?

La pièce de Marivaux a été présentée dans une mise en scène de Jean-Luc Lagarce au théâtre Granit de Belfort (19-23 janvier 1994) et à l'Espace-Planoise (27-30 janvier). Le spectacle a également été joué au théâtre de l'Athénée-Louis Jovet à Paris du 1^{er} mars au 10 avril.

- 1 A la suite d'un naufrage, Iphicrate et son valet Arlequin, Euphrosine et sa suivante Cléanthis, échouent sur l'île des esclaves gouvernée par Trivelin. Dans cette île, chacun est libre et citoyen. Les maîtres, s'il s'en trouve, doivent suivre des « cours d'humanité » afin de devenir raisonnables et généreux, cette rééducation passant par l'inversion des rôles : le maître prend la place de son valet qui à son tour devient le maître. Être socialement à l'opposé de ce que l'on était, et souffrir les maux que l'on infligeait lorsqu'on était en position de pouvoir, est l'unique voie du repentir. « (...) c'est la barbarie de vos cœurs ; nous vous jetons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on éprouve » dit Trivelin, grand ordonnateur du rituel de rééducation.

L'île des esclaves

- 2 Pour Marivaux, la naufrage n'est qu'un prétexte pour passer d'un monde à l'autre, de celui des ordres séparés du monde réel à celui des rapports humains pacifiés du monde imaginaire symbolisé par l'île. Le naufrage est l'événement qui permet de passer de l'autre côté, sans possibilité immédiate de retour et c'est cette situation qui a intéressé Jean-Luc Lagarce :

Vous étiez là, maintenant vous êtes là. Le vrai propos de la pièce de Marivaux se résume en fait ainsi : et si on était projeté dans un monde où tout est à l'envers ? Recommencions-nous à l'envers, rôles échangés, le même jeu, la même comédie ?

- 3 Le choix de Marivaux, qui ne s'est pas imposé d'emblée, procède d'une double volonté-désir du metteur en scène : travailler sur un texte qui ait à voir avec la langue, avec le patrimoine et plus profondément peut-être, monter une pièce sur le politique. Le désir initial, c'est Rousseau. « Je voulais faire quelque chose sur le Discours sur l'origine de l'inégalité, faire du théâtre avec ce texte » ». Hésitations ? Incertitudes devant l'ambition d'un projet qui ne recueille qu'une tiède adhésion de la part des « décideurs » ? C'est la lecture attentive des notes et références dont le texte de Rousseau est truffé qui mène Jean-Luc Lagarce à *L'île des esclaves* écrite par Marivaux quelque vingt-cinq ans plus tôt. Dans cette pièce, l'argument dramatique est précisément l'inégalité, celle des conditions entre maîtres et serviteurs. On pourrait ne voir dans ce cheminement de Rousseau à Marivaux qu'un fait de hasard à valeur anecdotique. Or, le lien est signifiant pour le point de vue du metteur en scène sur la pièce. Par le jeu de l'intertextualité où, dans une lecture rétroactive Rousseau donne sens à Marivaux, le changement de position sociale (moi serviteur je suis le maître de celui qui fut mon maître) qui pourrait être le support d'une comédie satirique donnant à voir la parodie du comportement des maîtres devient mise en scène critique du pouvoir social. Rousseau aiguise le regard porté sur Marivaux, mais là où Rousseau propose de nouvelles régulations sociales de nature contractuelle, *L'île des esclaves* vue par Lagarce présente l'irréconciliabilité des mondes.

- 4 La pièce de Marivaux, qui a quelque chose du texte à thèse, se termine par une réconciliation générale entre maîtres et serviteurs. La leçon a porté ses fruits, les maîtres se repentent de leurs duretés passées envers leurs serviteurs. Trivelin tire la morale de l'aventure :
- Vous avez été leurs maîtres, et vous en avez mal agi ; ils sont devenus les vôtres, et ils. vous pardonnent ; faites vos réflexions là-dessus.
- 5 La fin de la pièce pose question au metteur en scène : « Peut-on supporter aujourd'hui que la pièce se termine comme en 1725 ? Les personnages doivent-ils s'embrasser ? ». Dans la dernière scène, Marivaux indique à propos d'Arlequin : il embrasse les genoux de son maître. « Est-ce que la chose la plus émouvante en 1725 ne va pas faire rire le public de 1994 ? ». Dans le spectacle monté par Lagarce, l'Utopie de la réconciliation sociale n'a pas sa place. Les jeux du pouvoir demeurent inchangés quels que soient ceux qui y participent. « Je suis en position dominante donc j'exerce ce pouvoir sur l'autre », telle semble être la règle immuable qui gouverne les rapports humains. Le sens qui prévaut dans le spectacle est la reproduction plus que le changement. Cléanthis, passée de l'état de suivante à celui de maîtresse, se prend au jeu : elle est Euphrosine ainsi que le veut la loi de l'échange des rôles mais ne joue-t-elle pas aussi pour son propre compte, la personne l'emportant sur le personnage ? Faire dominer le point de vue du changement du comportement des maîtres, c'est faire une lecture de la pièce qui pousse vers la comédie morale. Faire prévaloir le thème de la reproduction des rapports de pouvoir, c'est projeter sur le monde humain un regard empreint de désenchantement.
- 6 Le vêtement fait partie des signes visuels supports d'interprétations. Les alliances et les oppositions de couleurs forment un réseau sémantique assez conventionnel : l'or de la robe d'Euphrosine répond à l'argent du pourpoint d'Iphicrate – symbolique classique de la puissance – et contraste avec la robe noir corbeau de Cléanthis. Mais au-delà de la convention, c'est le mélange de modes vestimentaires appartenant à des temps différents qui fait sens. Dans ce domaine, Jean-Luc Lagarce joue sur le décalage, la confrontation des époques : « Je suis toujours étonné qu'on ne m'ait jamais cité comme un sommet de la trahison le fait que les valets jouent en costume du XIX^{ème} et les maîtres en habits du XVIII^{ème} ». Dans la représentation des rapports humains inégalitaires du XVIII^{ème} siècle, la référence au XIX^{ème} signifiée par le costume, fait que la parole des serviteurs – particulièrement celle de Cléanthis, personnage pivot qui porte le sens social du spectacle – vient à la fois de l'ici-maintenant de la pièce et du siècle suivant, lendemain de l'utopie révolutionnaire. Cette parole tend à nous dire que rien n'a changé ; la relation dominant-dominé n'a pas été abolie.
- 7 Un autre choix de mise en scène renforce cette impression. Dans la pièce de Marivaux, l'échange des conditions exige l'échange de deux attributs, l'identité et le vêtement. Pour ce qui est des prénoms féminins, on est face à des signes perdus. Que Cléanthis soit un prénom de suivante et Euphrosine un noble prénom est un code indéchiffrable pour un public contemporain. L'échange d'identité n'a donc pas le poids de sens qu'il pouvait avoir au XVIII^{ème} siècle. Le costume, en revanche, est un signe encore lisible de position sociale. On ne peut être le maître qu'avec le vêtement qui en affiche le statut. Dans son spectacle, Jean-Luc Lagarce réserve l'échange vestimentaire au seul tandem masculin. Euphrosine et Cléanthis conservent tout au long de la pièce la marque de leur rang respectif. Par là, la mise en scène souligne la permanence des conditions et donc le caractère illusoire de la perspective de changement : on peut jouer à faire comme si,

l'ordre des choses demeure. Le costume nous dit sans cesse que Cléanthis est une suivante qui joue à être la maîtresse. Comment croire alors que les choses peuvent changer ?

L'île des esclaves